Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 78 (1975)

Artikel: Maurice Delavelle et ses amis
Autor: Delavelle, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-685319

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dr Louis Delavelle

Maurice Delavelle et ses amis

Haute taille, mouvements aisés, yeux bleu lin perçants, voix — celle des Montagnons — qu'on entendait à travers les murailles, tel se présentait ce Jurassien, mon cousin, Maurice Delavelle, jurassien de la Montagne des Bois, de Saignelégier, d'une ancienne famille de feudataires de l'abbaye de Bellelay, de notaires, de magistrats locaux, d'officiers du prince-évêque de Bâle, d'hommes d'église et de religieuses. Depuis le XVe siècle, ni très riche, ni pauvre, elle se succédait sans heurt aux lieux où elle naquit. Elle y serait sans doute restée si les misères de la guerre de Trente Ans et le sac de Muriaux n'avaient obligé Pierre, fils de Claude de La Velle, à émigrer. Il choisit le plateau de Maiche. Les terres s'y vendaient pour rien. Ses descendants s'y perpétuent encore.

A vrai dire, Pierre avait-il émigré ? Deux seuls chemins déterminaient à cette époque la division du domaine jurassien. L'un reliait Saint-Hippolyte à Valangin par Maîche, Charquemont, Blancheroche, Maison-Monsieur et La Chaux-de-Fonds. L'autre, plus au sud, unissait Morteau à Neuchâtel par Montlebon, Les Ponts-de-Martel et La Tourne.

Assujettis à des modes de vie identiques, les personnages de ce «petit monde d'autrefois» voisinaient, commerçaient et, depuis des temps sortis de la mémoire, se mariaient entre eux.

L'ordre établi au gré des guerres, des successions, des marchandages, ne connaissait pratiquement pas de frontière. L'ethnie jurassienne offrait à tous son harmonie, son équilibre, son architecture.

Il fallut ce splendide et terrible mois d'août 1914, pour qu'avec mêmes patronymes, même religion, même langue, mêmes coutumes, mêmes traditions, on distinguât Jurassiens français et Jurassiens « jurans ». Les premiers partirent vers leurs casernes. Les autres demeurèrent dans leurs villages ou, volontaires, servirent dans les armées françaises. La Confédération, devant la mise en marche des mobilisations générales, affirmait sa neutralité. Ses soldats campaient sur les sommets du mont Pouillerel. Un zeppelin — était-il autrichien ? — avait lâché ses bombes en territoire helvétique. Une des plus sanglantes tueries humaines qu'ait enregistrées l'histoire allait commencer.

Dès lors, la petite diligence jaune et noire qui conduisait de Maiche à La Chaux-de-Fonds ne roula plus. La monnaie changea de valeur. La contrebande que surveillaient, si peu, les douaniers, « les Loups », s'éteignit. Et c'en fut fini des guinguettes des rives du Doubs où, devant un vin blanc léger de La Neuveville ou de Neuchâtel, s'en allaient vers les au-delà de France : café, tabac, chocolat, allumettes...

où j'étais passé des bras d'Anaïs, ma nourrice, à la voiture d'enfant, achetée en Suisse, dans laquelle se fit mon premier long voyage : du pont de Goumois à Charmauvillers ! Et pourtant, malgré les siècles et leurs épisodes variés, notre passé reste en nous. Nous naissons et nous nous affirmons Jurassiens parce que c'est la nature, l'essence même de notre vie.

* * *

Le père de Maurice, Emile, chargé de cours à la faculté de droit de Grenoble, appartenait à notre tige fixée bien avant la Révolution française dans la ville — on dit la ville — pittoresque et cossue de Maiche.

Au département du Doubs, qui tenait, d'après Henri Bouchot, la corde en France pour l'instruction, l'enclave de la Franche-Montagne était au premier rang.

Les Maichois sont réfléchis. Ils écrivent volontiers. Ils sont aussi facilement gens de science.

A défaut de vignes, de terres à blé et de bons fruits, leur pays serait « un Olympe de grands hommes ». Restons modeste. Il y eut bien Mougin, le curé astronome, correspondant de Lalande ; Parrenin-Mossard, jésuite, missionnaire et mandarin en Chine ; Bouhélier, apprécié des savants du Jura et qu'Abraham Gagnebin visitait dans sa cure ; le président Ducreux, condisciple à Cerneux-Monnot et l'ami du dernier landamann de Berne, Xavier Péquignot ; il y eut bien enfin Geneviève Gallois, bénédictine du Saint-Sacrement, dont l'œuvre capitale « La Vie du Petit Saint Placide » est un exquis traité d'oraison par l'image, répandu dans le monde entier. Les grands hommes, les vrais, ne sont hélas ! pas de cet Olympe-là.

Par une exception rare chez nous, Maurice ne naquit pas au Jura. Il vit le jour à Vienne, dans l'Isère, le 13 novembre 1893. Son enfance eût été plus heureuse si, pour des raisons qui m'échappent, son père ne l'avait exilé du collège de Vienne en celui de Consolation. Consolation ! Dans une chaîne magnifique de rocailles, semblant de collège au fond d'un puits ; grosse maison en équerre, ponctuée d'un de ces dômes rustiques qu'on nomme comtois.

Cette maison avait l'avantage d'être en Comté, d'avoir d'excellents professeurs, à quoi s'ajoutait la proximité de Blancheroche où un frère d'Emile possédait un domaine agricole.

Bien que le collégien se distinguât, son univers d'enfant transplanté avait basculé. Aussi attendait-il, à l'aube de chaque vacance,

avec impatience, presque avec douleur, le cheval et la voiture qui le ramèneraient en son nouveau milieu familial de Blancheroche. Milieu bien clos, religieux, aisé : Mougin, Châtelain, Bouhélier, Rondot de la Rasse et du Bief d'Etoz, et parfois, venu de Saint-Ursanne ou Porrentruy, quelque descendant — Migy ou Daucourt — de Marie-Madeleine de La Velle qui avait épousé Joseph-Conrad Rossel, un des arrière-petits-fils du notaire Nicolas Rossel chassé de l'Evêché parce qu'il avait accepté la Réforme.

Pendant ses vacances, temps de grâce, s'il n'explorait les sublimes horreurs du Doubs, si, à travers bois et pâturages, il ne montait aux Bois, au Noirmont ou jusqu'à Montfaucon, Maurice lisait. Le goût des lettres était en lui. Il avait déjà de l'ambition littéraire.

Mais d'étranges perspectives vinrent peser sur sa paix et son recueillement.

Comme le climat du Jura est peu amène et qu'on qu'on y rencontre toujours un garçon qui, las du brouillard et des neiges, s'en fut dans un pays de soleil, puis, revenu, raconte les reflets de cieux inconnus, Maurice voulut découvrir le Maroc.

Il s'embarqua. En terre d'Afrique, pris de je ne sais quelle idée et riant au nez de la fortune, il s'engagea dans un régiment d'infanterie. Il avait dix-huit ans. Au début de la première guerre mondiale, les grades étaient venus. Il commandait une compagnie.

Un Jurassien sait où est la force, l'élan, la certitude de vaincre. Il sait aussi où est l'obstacle. Cet obstacle, mon cousin l'avait-il mesuré ce 30 mai 1918 à Sarcy, sur le front de Champagne, quand il reçut à la tête une blessure dont il devait souffrir et lentement mourir ? On le cite à l'ordre du jour de sa brigade. « Officier brave jusqu'à la témérité. S'est exposé pour aller chercher le corps d'un officier allemand tué entre les tranchées. En plein jour, sous le feu d'un poste ennemi. A réussi à ramener le corps dans nos lignes apportant ainsi de précieux renseignements. »

Après l'hôpital, après la convalescence, ce fut, au terme de 1919, la démobilisation. Ayant repris ses études de lettres à Lyon, diplômé d'études supérieures, désormais et jusqu'à sa fin, Maurice Delavelle serait professeur.

* * *

Au collège de Nyons, modestes débuts, son élève préféré fut René Barjavel. Pour cet enfant qui se défiait du sort, il eut des indulgences. Le romancier de « Cinéma Total », de « Les Chemins de Katman-

dou » et d'autres œuvres qu'on lit avec plaisir et intérêt, n'a pas oublié. « 23 août 1946. Votre carte me confirme la triste nouvelle que j'avais apprise au cours d'un récent voyage à Cusset, avec beaucoup de vraie peine. J'avais gardé de M. Delavelle un souvenir plein de gratitude. Il fut le premier de mes professeurs de français (en 4e) qui s'intéressa à mes devoirs. J'étais jusqu'alors parmi les derniers. Avec lui, je devins premier. Il m'avait dit que j'étais intelligent. Ç'avait été une révélation. Sans lui, j'aurais sans doute continué à ne faire que des math. Je lui dois beaucoup. J'aurais aimé qu'il pût lire *Tarendol.* Quand ont paru *Ravage* et *Le Voyageur imprudent,* pendant l'occupation, je me suis demandé où il était, remettant aux jours de paix de renouer avec lui. Et voilà... Je me rappelle encore avec quel étonnement amusé, il nous écoutait déclamer Corneille avec l'accent nyonsais ! Je suis plein de chagrin, vraiment, et presque de remords de n'avoir pas essayé plus tôt de le retrouver pour le remercier. »

Après Nyons, ce furent les lycées d'Epinal et d'Oran. C'était le temps où l'Université était une institution solide et respectée, où les ignorants restaient sans excessive prétention, où l'ordre était encore sûr de lui-même.

Pendant ses loisirs, Maurice écrivait, des essais sur les élégiaques, dans une langue colorée et qui accroche, avec le culte du mot propre. L'important lui paraissait de maintenir l'idée et le culte des autorités auxquelles on revient tôt ou tard, les classiques, ceux qui sont devenus modèles dans une langue quelconque.

Poète en outre, à la quête d'harmonies en apparence dissemblables, il entreprit une thèse sur Jean-Marc Bernard, cet autre poète dont on citera longtemps le *De Profundis.*

« Du plus profond de la tranchée,
Nous élevons nos mains vers Vous,
Seigneur ! Ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée... »

Huit jours après l'envoi de ce cri pathétique à son fidèle Raoul Monier, Jean-Marc disparaissait sous un obus sans qu'il en restât rien.

« S'il est un homme, écrit Michel Décaudin, qui, à la fois, incarna l'esprit néo-classique dans ses plus rigoureuses exigences et a montré par certains aspects de son œuvre comment il pouvait se traduire en poésie, c'est Jean-Marc Bernard... A la différence de la plupart de ses confrères méridionaux, défenseurs du génie méditerranéen et de la

tradition latine, ce fils de Valence, au retour de longs séjours à l'étranger, a rencontré en 1902 Louis Le Cardonnel et sous son influence s'est tourné vers la poésie. » Poésie qui descend d'Horace, de Virgile et de La Fontaine.

Jean-Marc qui appelait un Malherbe et rompait avec les prétentions « à la haute littérature » se contenta de réhabiliter la simplicité, le goût d'un art savant et facile. Il est sans conteste le moins pur des fantaisistes.

« Qu'on me blame ou qu'on me loue,
Il importe fort peu ;
Car la règle du jeu
C'est d'abord que l'on joue... »

* * *

Le premier en date de ses amis que Maurice Delavelle trouva sur son chemin fut le poète de *Paysages rétrospectifs*, plus connu par son *Essai sur le Symbolisme* : Tancrède de Visan.

Ce Lyonnais, élève de Bergson, s'appuie sur la distinction faite par le philosophe entre deux manières de connaître : analyse et intuition, pour opposer les Parnassiens qui tournent autour des choses aux Symbolistes qui entrent en elles. « Je tiens un absolu, je ne réfléchis rien, je suis cela. »

Sa première lettre de 1925 résume avec excellence ses idées. « Je savais que vous prépariez une thèse sur mon ami Jean-Marc et je m'apprêtais à vous écrire à ce sujet lorsque très heureusement, j'eus la visite de M. de Vernejoul qui m'entretint de vos travaux. J'ai été extrêmement lié avec Jean-Marc. Notre connaissance date de 1908. Nous fondâmes *Les Guêpes* ensemble et je fus l'un des secrétaires de cette revue à Paris. Je fus le premier, je crois, à l'aller voir à Saint-Rambert. Profitant d'un court séjour à Lyon, je poussai jusque-là, en mars 1909. Nous passâmes une journée délicieuse. Nous déjeunâmes au bord du Rhône dans le même petit restaurant où nous commémorâmes sa mémoire le 5 avril 1921. Jean-Marc me présenta à sa mère et nous terminâmes la journée dans sa chambre à dire des vers et à nous faire notre confession générale. Jean-Marc était très franc. Nous nous aimâmes de suite pour cette franchise mutuelle, car si nous avions de nombreux points de contact, nous différions et avons toujours différé sur certain point d'esthétique.

Tout de suite, nous fûmes d'accord sur le terrain politique. Tous deux royalistes, tous deux traditionnalistes, nous avions une grande admiration pour Maurras que Jean-Marc venait de découvrir et que je suivais depuis ses démêlés avec le *Sillon* en 1902.

Nous n'abordâmes pas la question religieuse, mais Jean-Marc était à cette époque assez indifférent et moi, catholique pratiquant.

Où nous différâmes de suite, ce fut sur les modes d'expression en littérature et en poésie. Tous deux nous nous accordâmes pour combattre *le Futurisme* de Marinetti, lequel fit paraître à cette époque un manifeste dans le *Figaro* (1909). J'obtins même que Jean-Marc se joignit à Clouard et à moi pour répondre et protester dans le même *Figaro,* au nom de la tradition française. (Notre réponse n'a jamais paru). Mais si près que nous étions l'un et l'autre sur le principe à sauvegarder la langue française, nous différions pourtant sur les moyens. Jean-Marc fut de suite néo-classique dans le sens étroit du mot. Je croyais pour ma part et je crois toujours que cette « attitude lyrique » qu'on a appelée le symbolisme a donné un vif éclat à notre poésie, retrouvé les sources du lyrisme et a marqué d'un bel élan la renaissance de l'idéalisme en France. Je m'efforçais alors d'extraire une esthétique du symbolisme, ayant été très mêlé à ce mouvement et ayant beaucoup écrit sur la question. Je prétends que le symbolisme a élargi le classicisme en nous dotant d'un instrument nouveau qui était contenu dans l'évolution de la tradition française. La revue *L'Occident,* fondée par Mithouard, disait la même chose bien mieux que moi et Gide et Ghéon avec *la Nouvelle Revue Française,* itou. Jean-Marc tenait pour une définition du classicisme qui me parut toujours un peu étroite. Nous ne différâmes en sorte que par des nuances, lui, si j'ose dire, plus méridionnal, plus visuel et moi, plus auditif, plus *oïl* que *oc.* La preuve que nous n'étions pas extrêmement loin de l'autre est que Jean-Marc avait une grande admiration pour Jules Romains que j'aime aussi beaucoup, mais que me scandalisait un peu alors par son vers trop libre.

Nous échangeâmes force lettres sur ces questions. Je ne pouvais me faire à la définition de Gœthe reprise par Jean-Marc : « J'appelle classique ce qui est sain, romantique ce qui est malsain. » Bref, nous ne nous entendions pas sur les définitions, lui, trop strict peut-être, moi, trop enclin à voir dans l'évolution de la poésie française une série d'attitudes lyriques également intéressantes et conditionnées par le moment, le milieu et la mentalité d'une époque. J'étais élève de Bergson et Jean-Marc a toujours cru que l'intuition était une fantaisie obscure, sans choix, où la raison n'avait aucune part. Je crois bien

que Daudet qui n'a jamais lu une ligne de *Matière et Mémoire* pense de même.

Ce qui nous éloigna un peu dans la suite l'un de l'autre et nous refroidit assez, fut le ton adopté par *les Guêpes.* Je comprends qu'on discute avec des adversaires, mais je n'ai jamais pu admettre qu'on fît dévier les problèmes d'esthétiques et qu'on s'attaquât aux personnes. Jean-Marc était jeune, plein d'enthousiasme splendide et très spirituel. Il décocha et fit décocher des flèches à des hommes que j'aimais beaucoup comme Mithouard, Griffin... Je cessai alors de collaborer aux *Guêpes* et notre correspondance s'arrêta. Je possède un assez grand nombre de lettres dont certaines fixent des points de détail pour le mouvement littéraire d'alors et dont quelques autres ont un très vif intérêt théorique. Bien entendu, tout ce que je possède est à votre disposition. »

Dans une autre de ses très nombreuses lettres, Visan, qui avait rompu le pain de l'amitié en son château de Saissinet ou sur les bords du Rhône, se dit ravi de ce que Maurice lui écrit sur Brémond et la poésie pure et sur Camille Mauclair, un des critiques des peintres que vend Ambroise Vollard : Cézanne, Degas, Renoir... Il n'omet pas ailleurs d'ajouter qu'il eut à Lyon le plaisir d'avoir à dîner Henri Massis « dans l'attente de René Benjamin. Ainsi je hume au passage un peu d'air de Paris que mes amis m'apportent en courant. »

Le bergsonisme et le lyrisme subjectif des bergsoniens n'eussent été qu'un système de plus, si Jean Royère, qu'attaqua violemment Jean-Marc Bernard, ne s'était fait l'animateur du système, s'il ne l'avait rattaché à la tradition mallarméenne.

Faute de lettres qui existèrent et que Madame Delavelle n'a pu retrouver, je n'en donnerai qu'une de Louis Le Cardonnel. « S'il y a un poète que la gentillesse d'esprit, selon Gonzague Truc, la pureté, la profondeur de l'inspiration et le sens de l'harmonie élèvent au-desus de tout classement, c'est bien celui-ci... » Discret, effacé, un peu trop oublié mais promis à la durée, Louis Le Cardonnel demeure un des grands poètes du commencement de ce siècle.

« Lentement, sourdement, des vêpres sonnent
Dans la grande paix de cette vague ville :
Des arbres gris sur la place frissonnent
Comme inquiets de ces vêpres qui sonnent... »

Ordonné prêtre en 1896, après quelques années de ministère dans le diocèse de Valence, Louis Le Cardonnel entra comme novice chez

les Bénédictins de Ligugé. Des raisons de santé l'obligèrent à quitter l'abbaye. En 1905, il se retira à Assise où il vécut, prêtre libre à l'ombre du monastère de saint François, priant, méditant, écrivant, tel qu'il s'est dépeint lui-même : prêtre et poète : « Tous deux consolateurs et tous deux inspirés. »

Le malade chronique qu'il était répond de la clinique saint Joseph de Valence, le 4 décembre 1924 : « La vie, mon bien cher Ami, est pleine de contre-temps. Je regretterai beaucoup de vous avoir fait venir inutilement jusqu'ici, mais pour achever ma convalescence, on m'oblige à quelques sorties après les mois entiers de claustration. Aujourd'hui on m'a donc emmené dans une famille de vieux amis, à quelque distance. Je vous dois bien des excuses pour avoir gardé avec vous le silence si longtemps, ce que vous m'avez écrit respire tant de franche cordialité et tant d'intelligente sympathie. Mais vous avez deviné que l'état languissant de tout mon être m'empêchait d'être un correspondant exact. Ces quelques mots, si vous les lisez, sont à peu près les premiers que je trace pour un ami. Je ne tarderai pas. Je m'y sens obligé à faire tout mon devoir. Je vous écrirai assez longuement d'abord, puis, comme la parole intime dit mieux les choses, surtout exprime certaines nuances délicates que l'écrivain risque d'alourdir ou de déformer, nous conviendrons d'une rencontre ici. Ce sera aussi pour vous parler de J.-M. Bernard dont j'aime à vous voir tant occupé. A bientôt et croyez à l'affection de Louis Le Cardonnel. »

Sous les blancheurs de la clinique où le guettait la mort, Louis Le Cardonnel ne rencontra pas une fois Maurice Delavelle et sa femme, mais trois ou quatre, au moins.

A chaque visite, son état avait empiré. Dominant sa douleur, prêtre, il consolait, poète, il récitait ses vers dont certains n'ont jamais été édités. Sa disparition fut plus qu'un chagrin.

« Seul maintenant, le blanc glacé du linge... »

Quand il ne voyageait pas vers Toulouse, Bayonne ou son Marmande natal, Tristan Derème — Philippe Huc — tenait ses quartiers dans un calme et discret hôtel de la rue de la Pompe, à Paris. Il était petit, vif, subtil et souriant. Klingsor a fixé son portrait, de face, dans l'*Hommage à Toulet* qu'on voyait chez Henri Martineau, l'éditeur du *Divan*. Ancien élève de Francis Carco au lycée d'Agen, il avait d'abord collaboré à de petites revues dont certaine ne vécut qu'un jour. Le premier numéro de la *Revue des Poètes*, de

novembre 1912, le range parmi les membres d'une nouvelle école, l'école fantaisiste, en compagnie de Jean Pellerin, J.-M. Bernard, Claudien, Léon Vérane et René Bizet. En réalité, Jean-Marie Bernard ne fut jamais un fantaisiste. Pour lui, ce nouveau genre littéraire, s'il en était un, sortait tout entier d'une petite chanson :

« Tu t'en vas et tu nous quittes
Adieu !... Pense à moi quelquefois. »

En revanche, pour ses amis sacrés par Carco, sous de savants amusements, la pirouette, la cocasserie, la contre-assonance substituée à la rime devaient rendre un son moderne, original, mélancolique et familier.

« Beau fleuve, Seine heureuse entre ses quais fameux,
Mes chèvres et mes boucs ne boiront plus ton onde ;
Ils erraient dans Paris et je faisais comme eux
Et dans mon cœur luisait une étoile profonde. »

Derème était déjà connu, également critiqué et également admiré, quand son papier bleu lavande ou ses cartes de même couleur, ornées d'une pipe et d'un escargot, titre d'un recueil de ses vers, arrivaient à Maurice Delavelle.

De leur long dialogue, je ne retiendrai qu'un instant. « Je viens, mon cher Ami, de regagner Paris. Quelle vie et que de wagons ! J'ai lu votre plan avec grand intérêt, mais je veux encore y songer jusqu'à demain — ce n'est pas loin, — où je vous écrirai. Je suis très touché que vous vouliez me dédier votre ouvrage. J'accepte avec reconnaissance. Mais à une condition : c'est qu'il ne soit pas de votre intérêt de le dédier à un de vos professeurs qui auront à vous juger. Vous me comprenez. Mais si, de cette façon, je ne dois pas vous nuire, j'accepte avec joie et vous dis ma gratitude. Savez-vous que vous avez, je pense, inventé une strophe nouvelle ? Je dis : je pense, car en ces matières, on n'est jamais sûr de rien. Bravo ! Il y a tant de gens qui voudraient avoir trouvé de la sorte un cadre nouveau ! Merci pour le poisson rouge. Ne pourriez-vous pas m'envoyer plusieurs copies de vos élèves ? Cela m'intéresserait de savoir quelles sont les choses qu'ils ont touchées dans mon histoire. Georges Le Cardonnel va vous écrire. Je lui ai parlé de vous. Et merci. Votre amicalement dévoué. Tristan Derème. »

* * *

En 1930, la librairie Istra éditait un volume des poèmes de Maurice : *Musiques*, avec des illustrations sur bois de François Rohmer.

Fagus — Georges Paillet — expert en matière poétique comme peu de poètes le sont et qui était en correspondance avec mon cousin, le remerciait ainsi : « Pâques 1930. Cher Maurice Delavelle. Votre œuvre se présente sous l'invocation d'un mort douloureusement cher à tous les vrais poètes : Jean-Marc Bernard. Elle en est digne et justifie son titre redoutable : *Musiques*. Vous avez pris la peine de vous rompre au métier (scrupule devenu rare) ; on en voit le témoignage pour l'odelette que vous chapeautez d'un titre trop modestement narquois ; entre nous, le Père Hugo jongla souventes fois de la sorte dans les *Chansons des Rues*... comme dans les *Odes et Ballades* pour ne pas parler du *Scherzô* d'*Eviradnus* ; seulement, il les prenait davantage au sérieux et peut-être trop.

J'aime surtout la largesse généreuse et l'ampleur de vos chants, par exemple dans l'hymne *Sur la Douleur*. Pas plus que notre maître Baudelaire (ni que mon curé) je ne pense d'ailleurs que la douleur soit maudissable — au contraire. Votre conception vaut par la façon originale dont vous la présentez, ce qui est l'essentiel et l'éloquence qu'apportez à la justifier. Tous mes suffrages vont à la superbe réussite de la *Sonate des Lys*. Voilà une maîtresse page. Vous n'y tombez pas dans l'erreur du très noble René Ghil et son excès d'un mélange d'harmonie imitative et de conceptions philosophiques. Vous ne tentez pas d'orchestrer, mais produisez de la musique par le moyen de rythmes, de timbres et d'images, où les « leitmotiv » se manifestent sourdement en demi-teintes, tandis que votre pensée se déroule, se propage, s'épanouit. La réussite est parfaite. Je voudrais parler de vos autres pièces, mais il ne me demeure plus de place que pour admirer les étonnants bois de François Rohmer qui m'est une révélation ; bonne fortune pour un poète de se voir si fraternellement compris par un autre poète. Amicalement. Fagus. »

Qu'ajouter à ces lignes de l'auteur de *Clavecin*, de *La Danse Macabre*, qui n'a jamais songé à tirer de ses écrits qu'un plaisir spirituel, à n'écrire qu'à sa guise, selon l'occasion ou l'inspiration ?

« — Pourquoi, Seigneur, les hirondelles
Si bas, puis si haut volent-elles :
Qu'en savent-elles,
Qu'en sais-je ? rien.

Et moi, pourquoi gai, puis morose
Pourquoi mes vers, pourquoi ma prose,
Pourquoi sous mes doigts cette rose,
Qu'en sais-je ? rien. »

La maladie domine les années qui suivirent. La dernière fois que je le vis, mon cousin semblait encore un homme heureux. Sous la douleur qu'il a chantée, il trouvait qu'il était bon de vivre et doux de voir la lumière. Il avait des amis, des livres, des élèves ; il avait une épouse ingénieuse et tendre.

Comme un ultime pèlerinage, il avait conduit ses regards et son cœur au Jura de ses ancêtres. Pressentait-il ou voulait-il cacher son véritable état ? Tout en lui était usé, même le malheur. Peu à peu, l'affaiblissement et le ralentissement graduels qui le minaient vinrent à bout de sa robuste nature. Le mal que sa témérité avait contracté dans les tranchées en 1918 l'emporta au milieu des siens, suprême indulgence des Muses, un jour de 1942. Et le sommeil devint parure de sa mort « cet asile de deuil qu'a marqué le destin ».

SOURCES

MAURICE DELAVELLE : *Essai sur J.-M. Bernard.* Manuscrit.
Musiques. Librairie Istra, Paris - Strasbourg 1930.

ARCHIVES PERSONNELLES

Imprimés

RENÉ GROOS et GONZAGUE TRUC : *Les Lettres.* Editions Denoël et Steele, Paris 1934.

MARCE DECAUDIN : *La Crise des Valeurs symbolistes.* Privat éditeur 1960.

Livres à consulter :

TANCRÈDE DE VISAN : *L'Idéal symboliste. Essai sur la Mentalité lyrique contemporaine.* Mercure de France 1907.

LOUIS LE CARDONNEL : *Poèmes.* Paris. Société du Mercure de France 1904.
Carmina Sacra. Idem. 1918 in-12.
De l'une à l'autre Aurore. Idem. 1924 in-16.

TRISTAN DERÈME : *Le Poème de la Pipe et de l'Escargot.* Paris, Emile Paul 1920 in-16.
La Verdure dorée. Idem. 1925 in-18.

FAGUS : *Frère Tranquille.* Amiens. Edgar Malfère 1922 in-12.
La Danse Macabre. Idem. 1920 in-12.
Pas Perdus. Paris, Le Divan 1926.

HISTOIRE